

Séquence 5 Discours de séduction au théâtre **Groupement de textes**

Objets d'étude :

Le texte théâtral et sa représentation, du XVII^e siècle à nos jours

La question de l'homme dans les genres de l'argumentation, du XVI^e siècle à nos jours

Problématique : en quoi les dispositifs de mise en scène révèlent les échecs et les réussites de la persuasion amoureuse ?

Lectures analytiques en vue de la première partie de l'oral :

1) Beaumarchais (1732 - 1799), *Le Mariage de Figaro* (1781), acte V, extrait de la scène 7, de « LE COMTE – Mais quelle peau fine et douce ! » à « SUZANNE, à part - Ni moi. »

2) Alfred de Musset, extrait de la scène 1 de l'acte II, de « OCTAVE. Belle Marianne, vous dormirez tranquillement. » à « et qui la laisserait passer ? (*Elle sort.*) » (extrait étudié dans la séquence 3)

3) Edmond Rostand (1866 - 1918), *Cyrano de Bergerac* (1897), extrait de l'acte III, scène 10 (vers 1504 – 1539)

Activités en vue de la seconde partie de l'oral :

Activités des élèves

- Dissertation : Pourquoi et comment le théâtre se prête-t-il à la mise en scène de la séduction ?
- Invention : Imaginez un monologue dans lequel un personnage prépare la déclaration d'amour mensongère qu'il s'apprête à faire à un autre. Il en juge, au fur et à mesure, la qualité et en prévoit les effets. Vous n'oublierez pas de donner, au fil du texte, les indications de mise en scène que vous jugerez nécessaires.
- Travail sur un corpus mêlant théâtre et argumentation : comment ces textes soulignent la violence et la faiblesse du pouvoir ? La forme dialoguée du théâtre peut-elle être propice à faire avancer des débats de société ? Textes de William Shakespeare, *Coriolan* (1607), acte I scène 1^{ère} (traduction François Guizot), Victor Hugo, *Mangeront-ils ?* (1867), acte II, scène troisième, Nicolai Erdman, *Le Suicidé* (1928), acte III scène 2, (traduction André Markowicz), Michel Vinaver, *Les Coréens* (1956) « Jeu du monument »

Lectures cursives en vue de la seconde partie de l'oral

- Lecture cursive : William Shakespeare, *La Nuit des rois*, acte I, scène 5, traduction d'Emile Montégut
- Langues et cultures de l'antiquité : Ovide, *L'Art d'aimer*, vers 579-603

Lecture cursive : les lectures de la séquence 4 sur *Les Caprices de Marianne* sont exploitables pour cette séquence.

Lectures personnelles :

Sorties culturelles :

Viola, qui s'est déguisée en homme pour éviter les mésaventures après un naufrage, se met au service du duc Orsino ; celui-ci lui demande de se faire l'ambassadeur de ses sentiments auprès d'Olivia.

Olivia À Maria. — (...) Maintenant, Monsieur, le texte de votre sermon.

Viola. — Très douce Dame.

Olivia. — Voilà une doctrine consolante et sur laquelle on peut dire beaucoup. D'où tirez-vous votre texte ?

Viola. — Du cœur d'Orsino.

Olivia. — De son cœur ! De quel chapitre de son cœur ?

Viola. — Pour répondre méthodiquement, du premier chapitre de son cœur.

Olivia. — Oh ! je l'ai lu ; c'est hérésie pure. N'avez-vous rien d'autre à me dire ?

Viola. — Bonne Madame, laissez-moi voir votre visage.

Olivia. — Est-ce que vous avez reçu commission de votre seigneur pour négocier avec mon visage ? Vous êtes maintenant hors de votre texte ; mais nous allons tirer le rideau et vous montrer le portrait. Voyez, Monsieur, je ressemble exactement à celle qui était ici présente : le portrait n'est-il pas bien exécuté ? (*Elle s'est dévoilée.*)

Viola. — Admirablement bien, si c'est Dieu qui l'a fait tout entier.

Olivia. — Il est sur matière solide, Monsieur ; il supportera le vent et la pluie.

Viola. — Les couleurs en sont admirablement fondues et c'est la main délicate et habile de la nature elle-même qui en a posé le rouge et le blanc : vous êtes, Madame, la femme la plus cruelle qui existe si vous avez l'intention de porter ces grâces au tombeau, sans en laisser au monde une copie.

Olivia. — Ô Monsieur, je n'aurai pas le cœur si dur ; je donnerai plusieurs listes de ma beauté : elle sera inventoriée, et chaque détail et particularité en seront couchés sur mon testament ; exemple : item deux lèvres d'un rouge passable ; item deux yeux gris avec des paupières ; item un cou, un menton et ainsi de suite. Avez-vous été envoyé ici pour faire mon estimation ?

Viola. — Je vois ce que vous êtes, vous êtes trop orgueilleuse ; mais quand bien même vous seriez le diable, vous êtes belle. Mon Seigneur et maître vous aime. Oh ! un tel amour ne peut être que récompensé, quand bien même vous seriez couronnée comme la beauté sans pareille !

Olivia. — Comment m'aime-t-il ?

Viola. — Avec des adorations, des larmes abondantes, des gémissements qui tonnent l'amour et des soupirs de feu.

Olivia. — Votre maître connaît mon sentiment ; je ne puis l'aimer. Pourtant je le suppose vertueux et je le connais pour noble, de grande condition, d'une jeunesse florissante et sans tache ; je sais qu'il jouit de l'estime générale, qu'il est libéral, instruit et vaillant, et que par la taille et les formes extérieures sa personne est gracieuse ; mais, cependant je ne puis l'aimer ; il y a longtemps déjà qu'il aurait dû se le tenir pour dit.

Viola. — Si je vous aimais avec la même flamme que mon maître, avec les mêmes souffrances, avec la même mortelle violence, je ne trouverais aucun sens dans votre refus ; je ne voudrais pas le comprendre.

Olivia. — Eh bien, que feriez-vous ?

Viola. — Je me construirais une cabane en branches de saule à votre porte et j'appellerais mon âme qui habiterait cette demeure ; j'écrirais de loyales chansons d'amour méprisé et je les chanterais tout haut au cœur même de la nuit ; je crierais votre nom aux collines qui se le renverraient et je forcerais la babillarde commère de l'air à crier, Olivia ! Oh ! vous ne pourriez trouver de repos entre les éléments de l'air et de la terre que vous n'eussiez eu pitié de moi !

Olivia. — Vous pourriez faire beaucoup de choses. Quelle est votre parenté ?

Viola. — Supérieure à ma fortune, cependant ma condition est bonne : je suis un gentilhomme.

Olivia. — Retournez vers votre maître ; je ne puis l'aimer : qu'il n'envoie pas davantage, à moins que par aventure vous ne reveniez me trouver pour me dire comment il prend ma réponse. Portez-vous bien ; je vous remercie pour vos peines : dépensez ceci en mon honneur.

Viola. — Je ne suis pas un courrier salarié, Madame ; gardez votre bourse ; c'est mon maître, et non pas moi, qui a besoin de récompense. Que l'amour fasse de pierre le cœur de celui que vous aimerez, et puisse votre ardeur, comme celle de mon maître, s'adresser là où elle sera méprisée ! Adieu, belle cruauté. (*Elle sort.*)

Olivia. — « Quelle est votre parenté ? — Supérieure à ma fortune, cependant ma condition est bonne ; je suis un gentilhomme. » Je jurerais que tu l'es ; ton parler, ton visage, ta tournure, tes actions, ton esprit, le donnent un quintuple blason. Pas trop vite ! doucement ! doucement ! il serait à craindre que le valet ne devînt le maître. Eh bien, qu'ai-je donc ? est-ce qu'on peut si vite attraper la peste ? il me semble que je sens les perfections de ce jeune homme se glisser dans mes yeux avec un mouvement invisible et subtil. Eh bien, soit !

Suzanne, suivante de la comtesse Almaviva, va épouser le valet Figaro. Mais le comte Almaviva, qui la désire, veut obtenir ses faveurs. Suzanne avertit sa maîtresse et son fiancé. Pour ramener à elle son époux, la comtesse décide de prendre la place de Suzanne, lors d'un rendez-vous que le comte lui a fixé dans le jardin, à la tombée de la nuit. Figaro et Suzanne, mis au courant de la rencontre, assistent cachés à la scène.

LE COMTE *prend la main de la femme*

Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la Comtesse ait la main aussi belle !

LA COMTESSE, *à part*

Oh ! la prévention¹ !

LE COMTE

A-t-elle ce bras ferme et rondelet ? ces jolis doigts pleins de grâce et d'espièglerie ?

LA COMTESSE, *de la voix de Suzanne*

Ainsi l'amour² ?...

LE COMTE

5 L'amour... n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire ; il m'amène à vos genoux.

LA COMTESSE

Vous ne l'aimez plus ?

LE COMTE

Je l'aime beaucoup ; mais trois ans d'union rendent l'hymen³ si respectable !

LA COMTESSE

Que vouliez-vous en elle ?

LE COMTE, *la caressant*

Ce que je trouve en toi, ma beauté...

LA COMTESSE

10 Mais dites donc.

LE COMTE

... Je ne sais : moins d'uniformité peut-être, plus de piquant dans les manières ; un je ne sais quoi, qui fait le charme ; quelquefois un refus, que sais-je ? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant ; cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment ! (quand elles nous aiment), et sont si complaisantes, et si constamment obligeantes, et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris, un beau soir, de trouver la satiété⁴, où l'on recherchait le bonheur !

LA COMTESSE, *à part*

15 Ah ! quelle leçon !

LE COMTE

En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession, par celui de la variété.

LA COMTESSE, *piquée*

Donc elles doivent tout ?...

LE COMTE, *riant*

20 Et l'homme rien ? Changerons-nous la marche de la nature ? Notre tâche, à nous, fut de les obtenir : la leur...

LA COMTESSE

La leur ?

LE COMTE

Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE

Ce ne sera pas moi.

FIGARO, *à part*

Ni moi.

SUZANNE, *à part*

25 Ni moi.

Notes : 1. jugement rapide, sans réflexion préalable. 2. elle invite le comte à poursuivre un discours sur l'amour qui avait été interrompu un peu plus tôt. 3. le mariage. 4. état d'une personne totalement rassasiée.

Alfred de Musset, *Les Caprices de Marianne*, Acte II, scène 1, extrait

OCTAVE.

Belle Marianne, vous dormirez tranquillement. - Le coeur de Coelio est à une autre, et ce n'est plus sous vos fenêtres qu'il donnera ses sérénades.

MARIANNE.

Quel dommage et quel grand malheur de n'avoir pu partager un amour comme celui-là ! voyez comme le hasard me contrarie ! Moi qui allais l'aimer.

OCTAVE.

En vérité !

MARIANNE.

Oui, sur mon âme, ce soir ou demain matin, dimanche au plus tard, je lui appartenais. Qui pourrait ne pas réussir avec un ambassadeur tel que vous ? Il faut croire que sa passion pour moi était quelque chose comme du chinois ou de l'arabe, puisqu'il lui fallait un interprète, et qu'elle ne pouvait s'expliquer toute seule.

OCTAVE.

Raillez, raillez, nous ne vous craignons plus.

MARIANNE.

Ou peut-être que cet amour n'était encore qu'un pauvre enfant à la mamelle, et vous, comme une sage nourrice, en le menant à la lisière, vous l'aurez laissé tomber la tête la première en le promenant par la ville.

OCTAVE.

La sage nourrice s'est contentée de lui faire boire d'un certain lait que la vôtre vous a versé sans doute, et généreusement ; vous en avez encore sur les lèvres une goutte qui se mêle à toutes vos paroles.

MARIANNE.

Comment s'appelle ce lait merveilleux ?

OCTAVE.

L'indifférence. Vous ne pouvez aimer ni haïr, et vous êtes comme les roses du Bengale, Marianne, sans épines et sans parfum.

MARIANNE.

Bien dit. Aviez-vous préparé d'avance cette comparaison ? Si vous ne brûlez pas le brouillon de vos harangues, donnez-le-moi, de grâce, que je les apprenne à ma perruche.

OCTAVE.

Qu'y trouvez-vous qui puisse vous blesser ? Une fleur sans parfum n'en est pas moins belle ; bien au contraire, ce sont les plus belles que Dieu a faites ainsi ; et le jour où, comme une Galatée d'une nouvelle espèce, vous deviendrez de marbre au fond de quelque église, ce sera une charmante statue que vous ferez et qui ne laissera pas que de trouver quelque niche respectable dans un confessionnal.

MARIANNE.

Mon cher cousin, est-ce que vous ne plaignez pas le sort des femmes ? Voyez un peu ce qui m'arrive : il est décrété par le sort que Coelio m'aime, ou qu'il croit m'aimer, lequel Coelio le dit à ses amis, lesquels amis décrètent à leur tour que, sous peine de mort, je serai sa maîtresse. La jeunesse napolitaine daigne m'envoyer en votre personne un digne représentant chargé de me faire savoir que j'ai à aimer ledit seigneur Coelio d'ici à une huitaine de jours. Pesez cela, je vous en prie. Si je me rends, que dira-t-on de moi ? N'est-ce pas une femme bien abjecte que celle qui obéit à point nommé, à l'heure convenue, à une pareille proposition ? Ne va-t-on pas la déchirer à belles dents, la montrer au doigt et faire de son nom le refrain d'une chanson à boire ? Si elle refuse, au contraire, est-il un monstre qui lui soit comparable ? Est-il une statue plus froide qu'elle, et l'homme qui lui parle, qui ose l'arrêter en place publique son livre de messe à la main, n'a-t-il pas le droit de lui dire : vous êtes une rose du Bengale sans épines et sans parfum ?

OCTAVE

Cousine, cousine, ne vous fâchez pas.

MARIANNE

N'est-ce pas une chose bien ridicule que l'honnêteté et la foi jurée ? que l'éducation d'une fille, la fierté d'un cœur qui s'est figuré qu'il vaut quelque chose, et qu'avant de jeter au vent la poussière de sa fleur chérie, il faut que le calice en soit baigné de larmes, épanoui par quelques rayons de soleil, entre ouvert par une main délicate ? Tout cela n'est-il pas un rêve, une bulle de savon qui, au premier soupir d'un cavalier à la mode, doit s'évaporer dans les airs ?

OCTAVE

Vous vous méprenez sur mon compte et sur celui de Coelio.

MARIANNE

Qu'est-ce après tout qu'une femme ? L'occupation d'un moment, une coupe fragile qui renferme une goutte de rosée, qu'on porte à ses lèvres et qu'on jette par-dessus son épaule. Une femme ! c'est une partie de plaisir ! Ne pourrait-on pas dire, quand on en rencontre une : voilà une belle nuit qui passe ? Et ne serait-ce pas un grand écolier en de telles matières que celui qui baisserait les yeux devant elle, qui se dirait tout bas : « voilà peut-être le bonheur d'une vie entière », et qui la laisserait passer ? (*Elle sort.*)

La scène se passe à Paris, au XVII^{ème} siècle. Cyrano, aussi célèbre pour ses prouesses militaires que pour son physique disgracieux, aime sa cousine Roxane. Mais celle-ci lui a confié qu'elle aime le beau Christian et en est aimée. Elle reproche cependant à ce dernier de ne pas savoir lui parler d'amour. Prêt à se sacrifier, Cyrano, poète à ses heures, décide d'aider Christian. Ainsi, quand celui-ci, dissimulé avec Cyrano sous le balcon de Roxane, la désespère par la maladresse de son discours amoureux, Cyrano décide de venir en aide à son rival en se faisant passer pour lui à l'insu de Roxane.

1 ROXANE, *s'avançant sur le balcon*
C'est vous ?
Nous parlions de... de... d'un...

ROXANE
Et tu es
Beau comme lui !

CYRANO
Baiser. Le mot est doux !
Je ne vois pas pourquoi votre lèvre ne l'ose ;
S'il la brûle déjà, que sera-ce la chose ?
5 Ne vous en faites pas un épouvantement :
N'avez-vous pas tantôt, presque insensiblement,
Quitté le badinage et glissé sans alarmes
Du sourire au soupir, et du soupir aux larmes !
Glissez encore un peu d'insensible façon :
10 Des larmes au baiser il n'y a qu'un frisson !

CYRANO, *à part, dégrisé.*
C'est vrai, je suis beau, j'oubliais !

ROXANE
Eh bien ! montez cueillir cette fleur sans pareille...

CYRANO, *poussant Christian vers le balcon*
Monte !

ROXANE
Ce goût de cœur...

ROXANE
Taisez-vous !

CYRANO
Monte !

CYRANO
Un baiser, mais à tout prendre, qu'est-ce ?
Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer ;
15 C'est un secret qui prend la bouche pour oreille,
Un instant d'infini qui fait un bruit d'abeille,
Une communion ayant un goût de fleur,
Une façon d'un peu se respirer le cœur,
Et d'un peu se goûter, au bord des lèvres, l'âme !

ROXANE
Ce bruit d'abeille...

CYRANO
Monte !

CHRISTIAN, *hésitant*
Mais il me semble, à présent, que c'est mal !

ROXANE
30 Cet instant d'infini !...

20 Taisez-vous !

CYRANO
Un baiser, c'est si noble, madame,
Que la reine de France, au plus heureux des lords,
En a laissé prendre un, la reine même !

CYRANO
Monte donc, animal !
Christian s'élance, et par le banc, le feuillage, les piliers, atteint les balustres qu'il enjambe.

ROXANE
Alors !

CHRISTIAN
Ah ! Roxane !
Il l'enlace et se penche sur ses lèvres.

CYRANO, *s'exaltant.*
J'eus comme Buckingham¹ des souffrances muettes,
J'adore comme lui la reine que vous êtes,
25 Comme lui je suis triste et fidèle...

CYRANO
Aïe ! au cœur, quel pincement bizarre !
Baiser, festin d'amour, dont je suis le Lazare² !

Notes : 1. Duc anglais, amant de la reine de France dans *Les Trois mousquetaires* d'Alexandre Dumas. 2. Personnage de l'Évangile, pauvre et malade, qui vivait des restes de festin de la table d'un riche.

Ovide (43 avant notre ère, 17 ou 18 de notre ère), *L'Art d'aimer*

traduction (légèrement adaptée) de M. Héguin de Guerle et F. Lemaistre, Paris, Classiques Garnier, 1927, vers 579 à 603
source : http://agoraclass.fltr.ucl.ac.be/concordances/ovide_artIII/lecture/18.htm

| | |
|---|--|
| <p>Quod datur ex facili, longum male nutrit amorem:</p> <p>Miscenda est laetis rara repulsa iocis. Ante fores iaceat, 'crudelis ianua!' dicat, Multaque summissa, multa minanter agat. Dulcia non ferimus: suco renouemur amaro; Saepe perit uentis obruta cumba suis; Hoc est, uxores quod non patiat amari: Conueniunt illas, cum uoluerit, uiri; Adde forem, et duro dicat tibi ianitor ore 'Non potes,' exclusum te quoque tanget amor. Ponite iam gladios hebetes: pugnetur acutis;</p> <p>Nec dubito, telis quin petar ipse meis. Dum cadit in laqueos captus quoque nuper amator, Solum se thalamos speret habere tuos. Postmodo riualem partitae foedera lecti Sentiat: has artes tolle, senescet amor. Tum bene fortis equus reserato carcere currit, Cum quos praetereat quosque sequatur habet. Quamlibet extinctos iniuria suscitatur ignes: En, ego (confiteor!) non nisi laesus amo. Causa tamen nimium non sit manifesta doloris,</p> <p>Pluraque sollicitus, quam sciet, esse putet. Incitat et ficti tristis custodia serui, Et nimium duri cura molesta uiri. Quae uenit ex tuto, minus est accepta uoluptas:</p> | <p>Des faveurs trop facilement accordées sont peu propres à nourrir longtemps l'amour : il faut mêler à ses douces joies quelques refus qui l'irritent. Que votre amant, devant le seuil de votre chambre, s'écrie : "Porte cruelle !" et qu'il emploie tour à tour la prière et la menace. Les aliments trop doux affadissent le palais ; l'amertume réveille notre appétit ; plus d'une barque périt par un vent favorable. Ce qui empêche les maris d'aimer leurs femmes, c'est qu'ils peuvent les voir autant qu'il leur plaît. Fermez donc votre porte, et que votre portier me dise d'un ton rébarbatif : "On n'entre pas !" Ce refus irritera l'amour éconduit. Quittez, il en est temps, les armes émoussées, pour en prendre de plus acérées,</p> <p>dussé-je voir se tourner contre moi les traits que je vous ai fournis. Que le nouvel amant tombé captif dans vos filets se flatte d'abord d'être seul admis aux plaisirs de votre couche ; que bientôt il craigne un rival ; qu'il se croie réduit à partager avec lui vos faveurs : sans ces stratagèmes, l'amour vieillit promptement. Jamais un coursier généreux ne vole avec plus de rapidité dans la carrière que lorsqu'il a des rivaux à devancer ou à atteindre. Un affront réveille nos feux assoupis, et moi-même, je l'avoue, je ne saurais aimer si l'on ne me blesse un peu. Mais que votre amant n'ait pas, d'une façon trop évidente, sujet de se plaindre,</p> <p>et que, dans son inquiétude, il se figure qu'il y en a plus qu'il n'en sait. Que la triste vigilance d'un gardien supposé et l'importune jalousie d'un époux trop sévère aiguillonnent sa passion. Un plaisir sans danger est un plaisir moins vif.</p> |
|---|--|